

Martin Winckler

La Maladie de Sachs

**LIVRE INTER
1998**

La Maladie de Sachs

DU MÊME AUTEUR

Romans

LA VACATION, P.O.L, 1989.

L'AFFAIRE GRIMAUDI (en collaboration avec Claude Pujade-Renaud, Alain Absire, Jean-Claude Bologne, Michel Host, Dominique Noguez, Daniel Zimmermann), Editions du Rocher, 1995.

Essais

MISSION : IMPOSSIBLE (en collaboration avec Alain Carrazé), Huitième Art, 1993.

LES NOUVELLES SÉRIES 1996-1997 (en collaboration avec Alain Carrazé), Les Belles Lettres / Huitième Art, 1997.

Traductions

LA MAÎTRESSE DE WITTGENSTEIN, de David Markson, P.O.L, 1990.

GIANDOMENICO TIEPOLO, de Harry Mathews, Flohic, 1993.

L'ARTICLE DE LA MORT, de Patrick Macnee, Huitième Art, 1995.

CANARDS MORTELS, de Patrick Macnee, Huitième Art, 1996.

LE JOURNALISTE, de Harry Mathews, P.O.L, 1997.

CHRONIQUE DU JAZZ, de Melvin Cooke, Abbeville, 1998.

Martin Winckler

La Maladie de Sachs

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1998
ISBN : 2-86744-603-1

*A Pierre Bernachon,
Christian Koenig,
Olivier Monceaux
et Ange Zaffran,*

qui savaient raconter aussi bien qu'ils soignaient.

Avertissement

Comme leurs noms l'indiquent, tous les personnages de ce roman sont fictifs.

Si les événements décrits dans ces pages semblent plus vrais que nature, c'est parce qu'ils le sont : dans la réalité, tout est moins simple.

Cela dit, même lorsqu'elles ne sont pas délibérées, les ressemblances avec des personnes ou des événements réels sont, probablement, inévitables.

M.W.

PROLOGUE

C'est un vieux bâtiment à étage, planté au milieu d'une cour goudronnée. Sur le mur extérieur, près du portail rouillé, une plaque en acier brossé annonce :

DOCTEUR BRUNO SACHS
Médecine Générale

La porte de rue, dont la peinture vert sombre s'écaille, est entrouverte. Au fond de l'entrée, les mots « Salle d'attente » sont peints au pochoir sur une porte en bois blanc, au-dessus d'un carton sur lequel figurent – calligraphiés en rouge, bleu, vert et noir par une main appliquée – les horaires de consultation. A gauche s'élève un escalier vétuste.

Comme me le recommande un petit panonceau métallisé, je sonne et j'entre.

*

La salle d'attente est une grande pièce au sol carrelé, fraîche, claire et haute de plafond. Les murs sont tapissés d'un papier bleu pâle à rayures bleu foncé.

Face à l'entrée, côté jardin, quelques chaises encerclent une table basse couverte de magazines. Je salue d'un murmure les personnes présentes et je m'assieds.

Côté cour, un grand bureau en bois, mastoc et impersonnel, porte une plante en pot. A ma droite, un homme en chemisette, short et chaussures de sport lit un quotidien. A ma gauche, une femme entre deux âges parle à voix basse à une adolescente dont les yeux restent rivés au sol. Plus loin, près de la porte de communication équipée d'un groom automatique, une femme jeune, très enceinte, avachie sur une chaise, surveille d'un regard fatigué deux enfants de trois ou quatre ans. La petite fille – l'aînée, apparemment – fait l'école à une rangée de peluches installées sur un petit banc de bois peint en

rouge. Son petit frère, assis sur le grand carré de moquette qui recouvre ce coin de la pièce, empile des cubes d'un air renfrogné.

L'homme soupire et retourne son journal. L'adolescente me regarde du coin de l'œil. La femme m'ignore et continue à lui parler. Les enfants jouent. Leur mère fouille dans son sac. Je regarde ma montre. Je me retourne. Derrière moi, sur le mur, entre les deux grandes fenêtres, une pendule-assiette indique dix heures passées.

Il a plu. Les fenêtres sont embuées, mais le soleil perce les nuages et réchauffe le coin des enfants. La sonnette retentit. Une femme âgée, petite et obèse, entre en ahanant suivie par un vieil homme très maigre et très voûté. La femme s'affale sur un siège, lève les yeux au ciel en gémissant, serre son porte-monnaie sur sa poitrine, soupire bruyamment. Le vieil homme fait le tour de la table basse et s'assied à son tour. Je croise les jambes et j'ouvre le livre.

PRÉSENTATION

(mercredi 12 septembre)

LE SERMENT

En présence des Maîtres de cette Faculté, de mes chers condisciples et selon la tradition d'Hippocrate, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime.

Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses.

Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères, si j'y manque.

1

DANS LA SALLE D'ATTENTE

Des pneus crissent sur l'asphalte humide de la cour. Je lève la tête. Un éclair de lumière passe sur le plafond. Un moteur se tait. Une portière claque. La porte de rue vibre, des clés tintent. Je glisse un doigt entre deux pages et je referme le livre sur mes jambes croisées.

La porte de la salle d'attente s'ouvre et, ta sacoche à la main, tu entres, en secouant ton trousseau de clés.

– Messieurs-dames, bonjour...

Des murmures te saluent. Tu passes devant nous, tu ouvres la porte de communication et tu la retiens d'un coude. De l'autre main, tu isolés une clé du trousseau, tu déverrouilles la seconde porte, tu l'ouvres. Tu ôtes la clé de la serrure, tu glisses le trousseau dans ta poche, tu entres. Silencieusement, la porte de communication se referme derrière toi sous l'action du groom automatique.

Quelques instants plus tard, tu réapparaîs. Tu as retiré ta parka, ton pull ou ton gilet, et enfilé une blouse blanche dont tu retrousses les manches. Tu nous lances un regard interrogateur. A ma gauche, l'homme replie son journal et se lève. Tu lui tends la main, tu t'effaces et tu le fais entrer. La porte de communication se rabat sur vous.

Je reprends ma lecture.

2

ÇA COMMENCE COMME ÇA

J'entre, mon journal ou mon magazine sous le bras. Tandis que la porte de communication se rabat silencieusement, tu refermes des deux mains, en poussant fort, la porte intérieure.

La pièce est claire, les murs sont tapissés de papier bleu pâle à rayures d'un bleu un peu plus soutenu. A ma gauche, il y a des voilages à la fenêtre. Dans le coin, de grandes étagères en pin portent des boîtes grises bourrées de dossiers. A ma droite, d'autres étagères, hautes et perpendiculaires à la cloison, partagent la pièce en deux. Placé contre le mur du fond, ton bureau est un simple plateau de bois peint en blanc, posé sur deux tréteaux tubulaires bleu sombre. Devant le bureau se trouve un fauteuil à roulettes recouvert d'un tissu beige ; à sa droite, deux sièges recouverts de drap noir vers lesquels tu tends la main.

– Asseyez-vous.

Tu te diriges vers le bureau, tu t'assieds sur le fauteuil à roulettes. Tu refermes le grand livre rouge ouvert devant toi, tu déplaces un bloc d'ordonnances. Tu pivotes vers moi, tu poses le coude gauche sur le plateau de bois peint, tu lèves les yeux. Tu souris.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

Pendant que je m'exécute, tu demandes sur un ton bienveillant :

– Que puis-je faire pour vous ?

Je cherche mes mots.

3

UNE CONSULTATION

– Eh bien, je ne sais pas par où commencer...

Tu hoches la tête, Mmmhh. Tu pivotes vers les étagères, tu fouilles dans une des boîtes grises. Tu en sors une enveloppe brune. Tandis que je t'explique le motif de ma venue, tu sors de l'enveloppe un bristol quadrillé au format carte postale et tu le poses sur le plateau de bois peint ; tu tires un stylo plume noir de la poche de poitrine de ta blouse, tu dévisses le capuchon, tu l'ajustes sur le corps du stylo, tu tires un trait sur le bristol, tu marques la date près du bord gauche.

– Eh bien, voilà...

Penché sur le bristol quadrillé, tu écris.

*

Quand tu écris, tu te tiens voûté au-dessus du plateau de bois peint. Derrière toi, à travers les rideaux de voile jaunissants et les feuilles de plastique opaque mais translucide qui recouvrent les vitres, la grande fenêtre déverse une vive clarté. Sans lâcher ton stylo, tu tournes la tête vers moi. Les verres de tes lunettes sont légèrement teintés, je ne sais si tu regardes ma bouche ou mes yeux.

De temps à autre, tu baisses les yeux vers le bristol quadrillé et tu traces quelques mots. Tu interromps parfois mon récit pour poser des questions :

– Quand est-ce que ça a commencé ? C'était la première fois ? Tous les jours ? Pendant ou entre les repas ? Y a-t-il des jours où vous ne sentez plus rien ? Et la nuit ? Et aujourd'hui, par exemple ? Est-ce que vous avez pris quelque chose contre la douleur ?

Tu commentes mes réponses d'un Mmmhh, ou d'un Je vois. Tu écris sur le bristol quadrillé, tu hoches la tête, Oui, ce doit être très pénible...

Finalement, tu reposes le stylo.

Tu tournes le dos au plateau de bois peint et tu désignes le lit bas placé à deux mètres de nous, contre la cloison qui sépare le cabinet médical de la salle d'attente.

– Eh bien nous allons voir ça. Je vais vous demander de vous déshabiller et de vous allonger, si vous le voulez bien.

*

Pendant que j'enlève mes chaussures, tu traverses la pièce.

De l'autre côté de la pièce, au-delà du grand rayonnage bardé de livres qui sert de paravent, j'aperçois un petit évier surmonté d'un chauffe-eau électrique, une table roulante portant des instruments divers et l'extrémité d'une table d'examen à tubulures chromées. Contre le mur, face à la porte, un pèse-bébé trône au sommet d'un meuble en pin verni.

Tu fais couler l'eau, tu verses du savon liquide dans le creux de tes mains, tu les savonnes.

– Avez-vous bon appétit ?

– Euh... c'est moyen.

Je pose mes vêtements (ma chemisette ou mon chemisier, mon short ou ma jupe) sur la chaise placée sous la fenêtre, entre le lit bas et les étagères. Tu te rinces les mains et tu les essuies avec des serviettes en papier que tu jettes dans une petite poubelle métallique à pédale. Je reste debout, en sous-vêtements. Tu reviens vers moi. Tu me désignes le lit bas.

– Installez-vous, je vous en prie.

Je fais deux pas, je m'allonge sur le drap blanc, un peu froid, un peu rêche. Ma tête s'enfonce dans un traversin un peu trop mou. Allongé le long de la cloison, j'entends des voix bruire dans la salle d'attente. Tu retires mes vêtements du dossier de la chaise, tu les reposes sur le siège que j'occupais il y a quelques instants et tu rapproches la chaise du lit bas.

Tu t'assieds près de moi.

*

Sur un petit meuble à tiroirs placé à la tête du lit bas, tu prends l'appareil à tension, je te tends le bras droit, tu l'entoures du brassard gris. Tu prends le stéthoscope, tu ajustes les écouteurs à tes oreilles, tu poses le pavillon à la saignée de mon coude, tu saisis la poire en caoutchouc de l'appareil à tension, tu visses la molette et tu te mets à gonfler. Ça serre. Du bout des doigts, tu dévisses doucement la molette. Ça siffle.

– Treize-huit, c'est bien.

Tu défais le brassard et tu le reposes sur le petit meuble à tiroirs. Brandissant le pavillon du stéthoscope, tu te penches vers moi et tu l'appliques sous mon mamelon gauche. C'est froid. De l'autre main, délicatement, tu me prends le pouls.

Tu écoutes.

– Vous avez un cœur bien régulier. Respirez profondément.

Entre deux inspirations, tu déplaces l'instrument de part et d'autre de ma poitrine, de haut en bas, puis plus à gauche.

– Bien. Asseyez-vous.

Je me redresse.

– Penchez-vous en avant.

Je m'incline. Tu fais passer le pavillon du stéthoscope dans ta main gauche, tu poses délicatement ta main droite sur mon épaule.

– Respirez fort. La bouche ouverte.

Tu déplaces méthodiquement le pavillon du stéthoscope le long de ma colonne vertébrale, à gauche puis à droite, de haut en bas.

Tu retires les écouteurs de tes oreilles et les deux branches métalliques se heurtent avec un bruit sec. Tu reposes l'instrument sur le petit meuble à tiroirs. Tu te soulèves à peine de la chaise pour t'asseoir derrière moi sur le lit bas. Tu poses ta main gauche à plat sur mon dos et, de l'index droit replié, tu tapes dessus. Cela produit un son grave et creux. Tu glisses ta main gauche un peu plus bas et tu frappes à nouveau, régulièrement, de haut en bas, d'un côté puis de l'autre. Tu poses ensuite les deux mains bien à plat sur mes côtes.

– Dites trente-trois !

– Trente-trois...

– Plus fort.

– TRENTE-TROIS !

– Bien, rallongez-vous.

Tu te rassieds sur ta chaise et je m'étends à nouveau sur le drap un peu plus tiède. Tu te penches vers moi, tu poses la main droite sur mon ventre. Du bout des doigts, tu palpes, en commençant par le côté gauche. Ta main fait le tour de mon ventre, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

– Je vous fais mal ?

– Euh, c'est désagréable, sans plus...

– Vous digérez bien ?

– Euh, ça va...

Puis tu glisses ta main gauche entre mon dos et le drap (Non, ne bougez pas), à droite puis à gauche, et tu palpes mes flancs entre tes deux mains, d'un côté puis de l'autre. Ce faisant, tu demandes négligemment, selon le cas : Avez-vous des difficultés pour uriner ? ou : Quand vous a-t-on fait un examen gynécologique pour la dernière fois ?

De l'autre côté de la cloison, j'entends tinter le carillon de l'entrée. La porte de la salle d'attente s'ouvre et se referme. Des talons claquent sur le carrelage. Une chaise grince.

Tu te rassieds. Tu poses la main gauche à plat sur le ventre, et de l'index droit replié tu frappes dessus. Tu déplaces la main et tu frappes à nouveau, de gauche à droite, de haut en bas. Ça sonne creux.

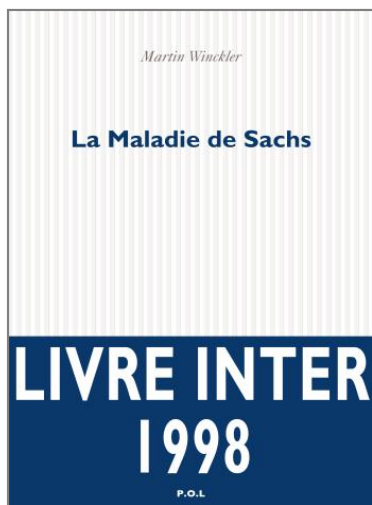
Achévé d'imprimer en décembre 1997
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a. à Lonrai (Orne)

N° d'éditeur : 1558

N° d'imprimeur : 97

Dépôt légal : janvier 1998

Imprimé en France



Martin Winckler
La Maladie de Sachs

Cette édition électronique du livre
La Maladie de Sachs de MARTIN WINCKLER
a été réalisée le 7 novembre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 1997
par Normandie Roto Impression s.a. à Lonrai
(ISBN : 9782867446030 - Numéro d'édition : 350).
Code Sodis : N51822 - ISBN : 9782818015193
Numéro d'édition : 239512.

Avec le soutien du

